Presented

to the

University of Toronto Library

in memory of

Augustine Fitzgerald, Esqre.,

and of his father

William Fitzgerald, Esqre.,

Head Boy
of Upper Canada College,
1835-6

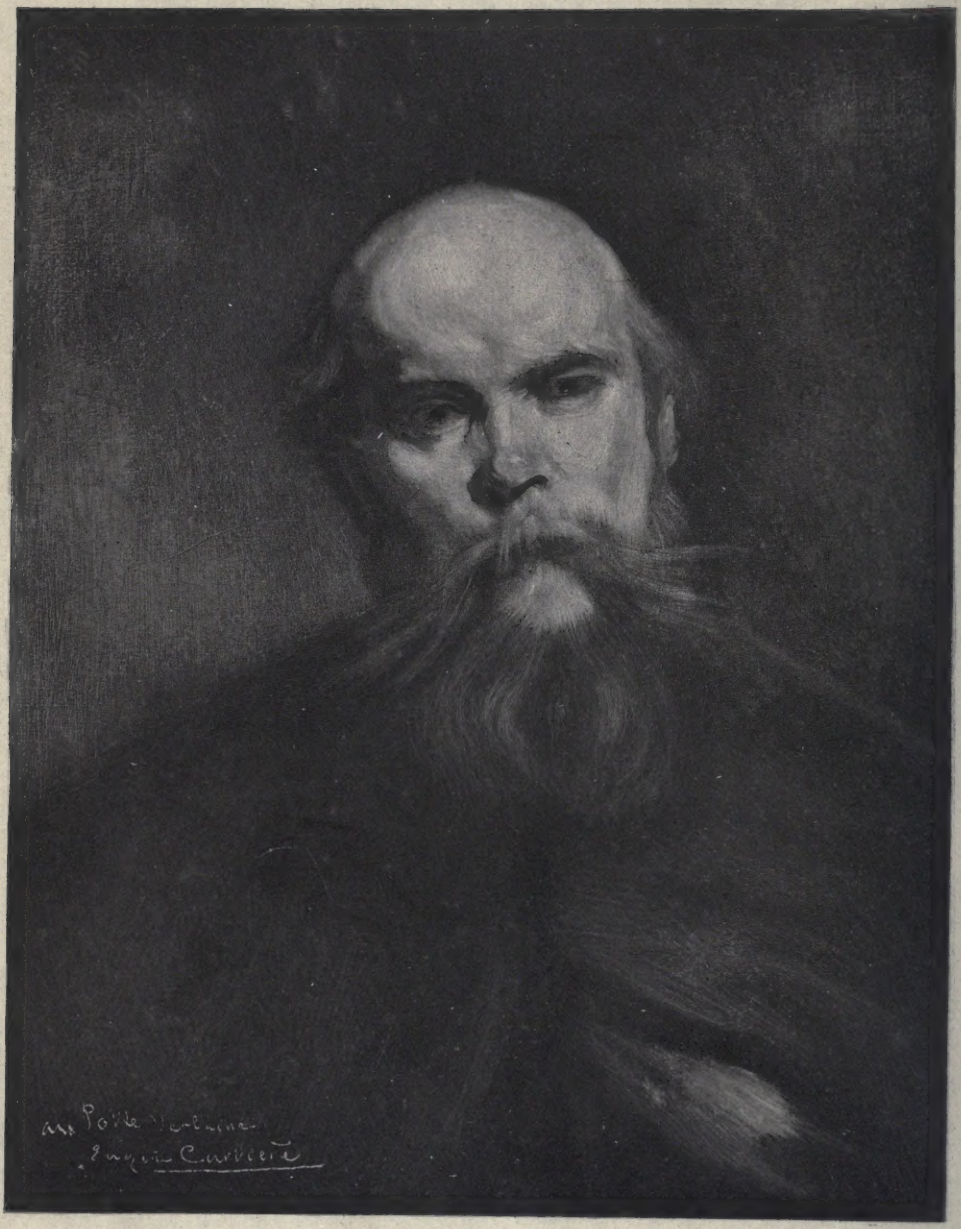
SAGESSE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

25 exemplaires sur papier de Chine.
922 exemplaires sur papier vélin réglé.

TOUS NUMÉROTÉS

N° 110


au Poète Mallarmé
Eugène Carrière

LES MANUSCRITS DES MAITRES

PAUL VERLAINE

SAGESSE

Manuscrit remis, en 1880, à la Société de Librairie catholique, pour l'impression de la première édition.

Les feuillets furent numérotés par l'auteur.
Quelques-uns portent les noms des typographes qui ont fait la composition.
Manquent — en tout, 34 vers, — les feuillets 95, 96 et 98 (le dernier).

AVERTISSEMENT D'ERNEST DELAHAYE

Portrait d'après EUGÈNE CARRIÈRE

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL

1913

LF
521s

266949
20. 4. 52

AVERTISSEMENT

En publiant le manuscrit de *Sagesse*, confié à la Société générale de Librairie catholique en 1880, et qui servit pour l'impression de la première édition parue l'année suivante, je voudrais faciliter les observations des bibliophiles et d'avance appeler leur regard sur des particularités de nature à détruire certaines idées fausses et trop répandues. Pour beaucoup de personnes, encore, Verlaine est le poète spontané, instinctif, écrivant d'inspiration, à la diable... sur des tables de café... que sais-je ?... réussissant ainsi parfois, souvent même, ce que François Coppée appelait « des maladresses charmantes ». Or, voici qui dissipera l'erreur ; je produis un témoignage matériel et vivant : la main du ciseleur au travail.

Ces poèmes, il les a écrits de 1873 à 1879, — on peut les dater de Jéhonville, Bruxelles, Mons, Londres, Stickney, Bournemouth, Lymington, Rethel, Arras, — il en a envoyé à sa femme, à Edmond Lepelletier, à moi et à d'autres, chaque fois corrigeant quelque point, amendant, modifiant la substance et la forme premières. Il assemble un jour le tout, revoit, corrige et modifie de nouveau, inquiet, scrupuleux à propos de détails qui

nous paraîtraient petits, qui sont d'une importance capitale pour son goût si délicat et si sûr, pour son intelligence en réalité si avertie quand il voulait, quand il se mettait en face, bien nettement, bien franchement, de ses devoirs de penseur et d'écrivain.

La copie, sur frêle papier d'humbles cahiers scolaires, fut commencée à Rethel où il était professeur, achevée à Juniville où il était paysan. Il a pris soin de disposer son texte comme celui-ci devait être imprimé : séparant par des blancs les strophes et laissant des pages blanches, avec des numéros, entre chaque partie du livre. Il a marqué en chiffres arabes les pages, les pièces en chiffres romains.

Je signale d'abord les principaux changements subis par le manuscrit — l'on me pardonnera de n'être pas aussi minutieux que, peut-être, il faudrait — ; viendront ensuite les corrections sur épreuves.

Page 1.

Dans la Préface, écrite, naturellement, en dernier lieu, et assez vite :

« .....de l'espérance » est remplacé par « d'une espérance ».

Plus loin, au passage : « Il ose compter qu'en ceux-ci nulle dissonance ne choquera l'oreille catholique la plus délicate », Verlaine a raturé les sept derniers mots et, en un renvoi pour lequel, d'ailleurs, il a hésité, leur a substitué ceux-ci : « N'ira choquer la délicatesse d'aucune oreille catholique ».

Dans la phrase : « Ce serait sa plus chère gloire et son espoir le plus fier » il a barré « et », l'a remplacé par : « comme c'est ».

Page 2.

Il avait mis d'abord :

« Mais le bon chevalier remontant sur sa bête,
En s'en allant me fit un signe de la tête, »

Il a remplacé « remontant » par « remonté », « s'en allant » par « s'éloignant » et biffé la virgule qui terminait le second vers.

Page 6.

Il avait écrit :

« Je suis la Douceur qui redresse » — personnalisant la douceur, comme l' « Enfer » dans le vers précédent, — il est revenu là-dessus et a définitivement orthographié « douceur » sans majuscule.

Page 7.

« Je parle au roi..... » devient : « Je parle au Roi..... » Un point d'exclamation était après « Toi, sois sage » ; il l'a supprimé.

Page 8.

Remplacement par une virgule d'un point d'interrogation après :

« Du moins as-tu cueilli l'ennui puisqu'il est mûr ».

Il avait écrit : « .....fades nouveaux-nés » ; il a supprimé l'x.

Page 9.

Premier texte :

« Si gauche encore avec cette aggravation d'être » ; « cette » est barré ensuite et remplacé par « l' »

Page 15.

Dans « .....juste assez pour dire « assez »..... il a supprimé, après ce dernier mot, un point d'exclamation.

Je dois dire qu'en une première copie de cette pièce à moi envoyée de Stickney (Angleterre), plusieurs années auparavant, le vers était :

« Que juste assez pour *compatir* aux fureurs mâles ». Pourquoi remplaça-t-il ce terme, pourtant plus clair et plus simple?..... Étant donnée une correction du même genre que nous verrons tout à l'heure, on doit supposer que « compatir », dans ce cas particulier, offusquait en lui certaine délicatesse morale ou religieuse..... à moins que « dire assez » ne lui parût plus énergiquement catholique..... Je livre cette question aux théologiens.

Page 16.

« tristesse » devient « Tristesse ».

Page 18.

Deux changements :

« Être gai quand le jour..... » devient « rester gai..... » ; « Rester fort..... » devient « Être fort..... »

Page 19.

Un vers changé :

« En louant Dieu, Garos meilleurs,..... » devient : « En louant Dieu, comme Garo..... »

Page 20.

Le vers :

« Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste » finissait par un autre mot, effacé avec tant de soin qu'il est impossible de le deviner.

Page 21.

« Petits amis qui sûtes nous prouver »
était d'abord :

« Petits amis qui voulez..... »

Autres changements :

« Car nous disons..... » au lieu de : « Car Nous disons..... »

« Et nous dictons..... » au lieu de : « Et Nous dictons..... »

Les mots « Car..... Et » sont soulignés trois fois.

Page 22.

« Car nous, les fils..... » au lieu de : « Car Nous, les fils..... »

Page 23.

« Ils ont dit tout » au lieu de : « Ils ont tout dit ».

Page 29.

Dans : « Béni qui vous dépouille..... » ce dernier verbe en remplace un autre..... lequel?..... Peut-être « exile ».....

Pages 37, 39, 40.

Hésitations et changements nombreux.

Dans la pièce XVIII, il a mis d'abord : « la Chanson pure », puis « la Chanson Pure », enfin s'est décidé pour « la Chanson pure ».

Le point d'exclamation a été biffé, rétabli, supprimé définitivement.

Après « voix des bonnes pensées » il y avait une virgule : remplacée par un point d'exclamation.

Le dernier vers fut primitivement : « Belles petites mains qui fermerez mes yeux ». Verlaine a remplacé « mes » par « nos ». (C'est important : il aime toujours sa femme, ne désespère pas, malgré tout, de la réconciliation, de l'union refaite, et parlant de la mort, de l'enfant qui sera là, songe que le père doit ne point penser à lui seul.) Puis il a barré les deux mots (pourquoi ?..... quel découragement subit, quelle mauvaise humeur, tout à coup ?.....) enfin donné gain de cause à la « bonne pensée » et rétabli « *nos* yeux ».

Dans la pièce XX (primitivement XIX).

« Nous ne sommes plus ceux que vous avez cherchés » devient :

« Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés. »

Le vers « Mourez parmi la Voix..... » est modifié à plusieurs reprises : « la voix » a été barré, puis récrit deux fois.

« .....Que la prière emporte » remplace « Que la Prière emporte ».

Dans la pièce XXI, « L'ennemi se déguise..... » était d'abord : « L'Ennemi se déguise..... »

Même correction aux quatrième et septième vers.

La majuscule est également remplacée par une minuscule dans « ..... le vieux logicien ».

Le cinquième vers a subi une modification des plus curieuses. Il était d'abord :

« Et me dit : « Bah, retrousse une jupe ! »

Mais interviennent les chastes scrupules annoncés dans la préface ; le poète aime mieux affaiblir la mesure, passer par l'obligation de « cheviller » — ce que, pourtant, il eut toujours en horreur — et il rature, et il met :

« .....Bah, Bah, vive une jupe ! »

Verlaine fit restituer le texte primitif en la deuxième édition de *Sagesse*. L'artiste alors ne voulut pas céder le pas au catholique. Il se trompa, je pense, au point de vue même de l'art, si l'on admet que nuire à l'unité logique et morale d'une œuvre soit une faute de dessin (1).

1. J'ai vu les épreuves soumises à l'auteur quand eut lieu cette publication nouvelle de *Sagesse* (1889). Sous le premier mot : « Préface » la main de Verlaine avait ajouté ceux-ci : « *de la première édition* ». Il tenait à spécifier — scrupuleux toujours et sincère — qu'il restait le croyant irréductible, certes, et n'ayant perdu ni la foi ni l'espérance ni la charité, que pourtant il traversait *alors*, à cause d'affolantes circonstances, une crise de faiblesse, et par conséquent se croyait obligé en conscience d'avouer, ne fût-ce qu'implicitement, qu'il n'avait plus autant de droits à la fière attitude assumée dans la préface de 1880.

Page 42.

Dans :

« Ris du vieux piège et du vieux séducteur » des minuscules ont remplacé des majuscules.

Par contre, aux pages 44 et 49, « le devoir... le supplice..... » deviennent « le Devoir..... le Supplice » — parce qu'il s'agit du *devoir* dans le sens absolu et du *supplice* de Jésus-Christ.

Page 50.

A la fin du quatrième vers changement de ponctuation.

Page 52.

Une majuscule remplaçant une minuscule : « .....Pain de votre table ».

Puis une rature et une correction : le vers avait commencé ainsi (par *lapsus*) :

« Voici mon sang *qui n'a pu.....* » ;

ces trois derniers mots étant biffés, il devient :

« Voici mon sang que je n'ai pas versé ».

Page 54.

« Hélas! vous, Dieu d'offrande et de pardon »

remplacé par :

« Hélas! Vous dieu d'offrande et de pardon ».

Au septième vers, il a biffé puis rétabli la virgule entre « Vous » et dieu », insisté, en soulignant trois fois, pour un d minuscule à « dieu », voulant sans doute faire valoir par comparaison le sens du vers final :

« Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne. »
(*Mon* Dieu est le seul *Dieu*.)

Page 56[1].

En tête et en marge, au crayon, cette note : « Prière d'intercaler entre les pièces 2 et 3 de la seconde partie. — La pièce 3 deviendra naturellement la pièce 4 et ainsi de suite ».

Page 56[2].

Dans les vers :

« Afin qu'ils puissent dire : « Au moins nous sûmes croire »

et

« Leur réponde : « Venez, vous avez mérité »,

il avait d'abord écrit : « au » et « venez » avec une minuscule ; il a insisté pour une majuscule en soulignant trois fois.

Page 59.

Au huitième vers du sonnet il avait écrit (par *lapsus* : « Quoi, moi pouvoir Vous aimer..... » ; son intention étant de dire « moi » deux fois (ce qui n'est pas une cheville mais un redoublement qui augmente la force), il a ajouté le second « moi » au-dessus de « pouvoir », puis l'a barré et mis en renvoi dans la marge, mais il a oublié la virgule. Les deux « moi » sont soulignés, ainsi que « Vous ».

Page 61.

« O Justice que la vertu des bons redoute ? »

Le mot « bons » suit le mot « saints », raturé, qu'il remplace.

Au quatrième vers du sonnet VII un i est transformé en y dans « lys épanoui », orthographe à laquelle, d'ailleurs, il devait, en fin de compte, renoncer quand il corrigea les épreuves.

Page 62.

« Puis franchement et simplement viens à ma Table »

Une majuscule a remplacé une minuscule au dernier mot.

Page 64.

Il avait d'abord écrit ainsi le onzième vers du sonnet VIII :

« Et j'aspire en tremblant, encor qu'un trouble immense »

Évidemment c'était un *lapsus*. Il a corrigé.

Page 68.

« Que l'hiver dévoile »

au lieu de :

« Que le soir dévoile »

« ..... cette idée »

au lieu de :

« ..... *cette idée* » (souligné)

Au dixième vers il avait commencé par orthographier « Dieu » avec une majuscule ; il s'est arrêté, a mis simplement « dieu ».

Au seizième vers :

« La Meuse ..... »

au lieu de :

« La rive..... »

Page 70.

Après : « Ah ! fuis la chimère » un point d'exclamation remplacé par deux points.

Page 71.

« ..... grand cœur »

au lieu de :

« ..... bon cœur ».

Après « sein innocent » une virgule substituée aux points de suspension, puis :

« Grondeuse infinie »

au lieu de :

« La mer infinie »

En sorte que, cette fois, le sens est changé totalement. Scrupule de moraliste chrétien : cette idée d'appeler son « ironie » une « mer infinie » lui semble un piège de l'orgueil, l'humilité accourt, avec le bon sens, et — récompense du bon mouvement — il trouve alors quelque chose de moins romantique, mais plus délicat, plus observé, plus profond.

Page 73.

« ..... à sa main ..... »

au lieu de :

« ..... dans sa main..... »

« Un lys..... »

au lieu de :

« Le lys..... »

(Cette correction faite au crayon.)

Après : « Pourtant ces deux cœurs »

Un point d'exclamation remplacé par des points de suspension. Ce soin extrême à ponctuer juste montre combien il tient à nuancer exactement le ton et le sens.

Au mot « la Croix » une majuscule remplace une minuscule.

Page 74.

Au cinquième vers une virgule remplace un point d'exclamation :

Huitième vers :

« Je ne veux point croire »

au lieu de :

« Je ne veux plus croire »

Et un tiret supprimé avant

« Laisse cette bête ».

Page 75.

« Au plus pauvre adage »

au lieu de :

« Au plus humble adage »

« Dans le repentir »

au lieu de :

« Par le repentir »

Page 76.

« Midi sonne..... »

au lieu de :

« Midi sonnent..... »

Page 77.

Après : « ... Ma peine est profonde », deux points au lieu d'une virgule.

Page 79.

Après : « Berce sa palme », un point d'exclamation remplacé par un point.

Page 80.

« ..... Pourquoi, pourquoi ? »

devient :

« ..... pourquoi, pourquoi ? »

Et même correction à la fin de la pièce de la page 81.

Page 82.

Le mot « poules » est barré, puis récrit. Dans « les Saints » une majuscule vient remplacer une minuscule.

Page 83.

Treizième vers :

« Tant il fait doux par ce soir monotone »,

il y avait d'abord, après « doux », une virgule qu'il a supprimée.

Page 84.

Au sonnet X des virgules remplacent des points d'exclamation à la fin des huitième, neuvième, dizième et onzième vers.

Au bout du vers final un signe de ponctuation, que l'on ne peut deviner, a été biffé et remplacé par un point d'exclamation.

Vient ensuite une page non numérotée. C'est celle qui contient le poème :

« La bise se rue à travers
« Les buissons..... »

Elle porte — crayonnés en haut — à droite le titre *Sagesse*, à gauche l'observation suivante :

« Mettre » — mot qui remplace « Intercaler » supprimé par une rature — « cette pièce après celle de la 3e partie commençant par « La bise se rue à travers » et rétablir le numérotage des pièces jusqu'à la fin ».

Il a écrit le premier vers de la pièce qu'il intercale au lieu du premier vers de la pièce qui doit précéder. Ce *lapsus*, le plus remarquable de ceux que l'on surprend dans le manuscrit, nous fait voir que Verlaine avait des distractions assez fortes. Mais on lui rendra cette justice que s'il mettait parfois un mot pour un autre, il revoyait le texte littéraire avec tant d'insistance que la conscience de l'artiste suppléait avec avantage l'esprit pas toujours assez « présent » de l'homme. Quant à l'intercalation même de cette pièce elle est due à ceci. Le premier manuscrit de *Sagesse*, que Verlaine offrit vainement à sa femme, contenait le sonnet :

« Ce soir je m'étais penché sur ton sommeil... »

Or, à son scrupule excessif quelques détails d'intimité conjugale parurent déplacés dans un livre qui devait être d'une chasteté absolue. Il retira le sonnet (publié depuis dans *Jadis et Naguère*, sous un titre déconcertant que j'ai expliqué ailleurs) et le remplaça par le poème en question. La substitution fut faite au dernier moment, d'où

le manque de numérotage et, sans doute, l'étourderie.

Page 85.

« ..... bien éveillées »

au lieu de :

« ..... mal éveillées ».

Au huitième vers, la phrase était finie après « gauche » ; il l'a continuée, remplaçant le point par une virgule et la majuscule du mot suivant par une minuscule. Il a aussi biffé les guillemets au passage qui est une traduction de Dante (vers 10 à 15).

Page 87.

« Moutonne à l'infini..... »

au lieu de :

« Montent à l'infini..... »

« ..... laine blanche »

au lieu de :

« ..... neige blanche ».

On voit aussi qu'il avait d'abord voulu remplacer « neige » par « toison ».

Page 88.

Pièce XIII

Deux modifications au second vers :

« Le Temps passé..... »

au lieu de :

« Le temps passé..... »

Dans le vers final :

« ..... Seule église »

au lieu de :

« ..... seule Église ».

Page 89.

Au sixième vers :

« La Vierge Marie »

au lieu de :

« la vierge Marie »

qui pouvait, en effet, avoir plusieurs significations.

Page 94.

Au septième vers, correction importante. Elle ne consiste qu'en un changement de ponctuation, mais celui-ci, faisant de l'interjection un adverbe, a changé le *ton* et même un peu le sens :

« Là, nous voilà placés..... »

au lieu de :

« Là ! Nous voilà placés..... ».

Au huitième vers, un point au lieu de deux points après « éloge ».

Page 97.

Dans « Aux chers lieux d'autrefois..... » une virgule supprimée.

Il était inévitable qu'un écrivain aussi scrupuleux aurait encore, après avoir livré sa copie, des « repentirs ». Mon ami, le subtil et gracieux poète Jacques Mornand a comparé le manuscrit avec l'édition princeps et relevé les corrections ci-après :

PRÉFACE

MANUSCRIT	*PREMIÈRE ÉDITION*
« Des événements dès lors trop providentiels..... »	« Des événements dès lors trop *généralement* provi- [dentiels..... »]
« ..... de tristes vers qu'il désavoue complètement au point de vue moral et philosophique. Il ose compter.....»	« ...des vers *sceptiques et tristement légers.* Il ose [compter..... »]
« .....d'aucune oreille catholique ».	« .....*d'une* oreille catholique ».
Page 1.	Page 4.
« Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet ver- [meil »]	« Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet ver- [meil, »]
Page 6.	Page 10.
« Veillez, crainte du Suborneur »	« Veillez, crainte du suborneur »
« Qui je suis, me demandais-tu ?	« Qui je suis ? me demandais-tu.
Page 10.	Page 13.
« .....ce qu'on peut appeler « tes malheurs » ? — « Sagesse humaine, ah !..... »	« .....ce qu'on peut appeler tes malheurs ? » (*guillemets supprimés*)
Ce passage commence et finit par des guillemets, évidemment inutiles puisqu'un tiret les précède.	*Les guillemets ont disparu.*
Page 11.	Page 14.
« Bien, de n'être pas dupe..... »	« Bien de n'être pas dupe..... »
« Méchanceté, ce n'est pas toi, c'est la bonté »	« *Ce n'est pas la méchanceté*, c'est la bonté »

MANUSCRIT

Page 13.

« .....ainsi qu'un troupeau préféré, »

Page 20.

« C'est vers le Moyen Age énorme et délicat
« Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât »

Page 21.

« Par A plus B que deux et deux font quatre
Mais qui, depuis, voulez parachever »
« Dieu ne vous a révélé rien du tout »

Page 22.

« Tous fils du même Amour, ah, la science,
« Qui veut voler, sur les ceps défendus »

Page 24.

« Rois à plusieurs d'une france postiche »

Page 25.

« Nabuchodonosor plus triste, et te fait paître »

PREMIÈRE ÉDITION

Page 16.

« .....ainsi qu'un troupeau *dans un pré*, »

Page 23.

« C'est vers le Moyen Age énorme et délicat,
« Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât, »

Page 24.

« Par A plus B que deux et deux font quatre,
Mais qui depuis voulez parachever »
« Dieu ne vous a révélé rien du tout, »

Page 25.

« Tous fils du même Amour, ah ! la science,
« Qui veut voler sur les ceps défendus »

Page 27.

Rois à plusieurs d'une *F*rance postiche »

Page 28.

Nabuchodonosor, et te fait paître »

MANUSCRIT

« Aussi bien l'heure a sonné, la tourmente
Vous va chasser comme paille, et tout blanc
L'avenir flotte avec sa Fleur charmante. »

Page 29.

« Dieu, qui te fit mourir, beau prince..... »

Page 31.

« Le sens de son malheur qui mène au repentir »

Page 34.

« D'être simple sans plus attendre »

Page 36.

« Oh ! ces mains, ses mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne. »

PREMIÈRE ÉDITION

« Aussi bien l'heure *est proche* où la tourmente
Vous va *donner des loisirs*, et tout blanc
L'avenir flotte avec sa *f*leur charmante. »

Est-ce pour l'euphonie qu'il supprime « chasser » ? J'en doute, car Verlaine sacrifia toujours celle-ci à l'énergie ou à la précision. N'est-ce plutôt le désir d'adoucir la menace en remplaçant un mot trop passionné par une expression d'ironique indulgence ? N'oublions pas qu'il est résolument chrétien.

Page 31.

« Dieu qui te fit mourir, beau prince.....

Page 34.

« Le sens de son malheur, qui mène au repentir »

Page 37.

« D'être simple sans plus attendre, »

Page 39.

« *O* ces mains, *ces* mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne *!*

MANUSCRIT	*PREMIÈRE ÉDITION*
Page 38.	Page 41.
« Vont et viennent, des tas d'embarras; des négoces; »	« Vont et viennent. *Des* tas d'embarras, des négoces, »
Page 41.	Page 44.
« Et l'arme unique au cas d'une bataille : »	« Et l'arme unique au cas d'une bataille, »
Page 43.	Page 46.
« Triste jusqu'à la mort Quand l'effort te réclame »	« Triste jusqu'à la mort, Quand l'effort te réclame, »
« Et leur silence lâche »	« Et leur silence lâche,
« De la fidélité »	« De la fidélité, »
Page 43.	Page 47.
« Grand jour et plein soleil »	« Grand jour et plein soleil ! »
Page 44.	Page 47.
« Plus sûr que rien sur terre : »	« Plus sûr que rien sur terre, »
Page 48.	Page 50.
L'art, sa figure la plus claire »	« L'art, sa figure la plus claire, »
Et glapit au bord de la mer ; »	« Et glapit au bord de la mer. »

MANUSCRIT	*PREMIÈRE ÉDITION*
Page 49.	Page 51.
« Ses enfants tués par les dieux ; »	« Ses enfants tués par les dieux. »
Page 50.	Page 51.
« Sur le monde et sur sa langueur, »	« Sur le monde et sur sa langueur »
Page 52.	Page 55.
« O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour, »	« O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour »
Page 54.	Page 56.
« Hélas, Vous, dieu d'offrande et de pardon, »	« Hélas, *v*ous, *D*ieu d'offrande et de pardon, »
Page 55.	Page 58.
« Elle abaissa mes yeux et me joignit les mains »	« Elle *baissa* mes yeux et me joignit les mains »
Page 56[1].	Page 60.
« O vous qui, nous aimant si fort, parliez si peu ! »	« O vous qui nous aimant si fort parliez si peu, » Ici, l'absence de ponctuation dans le corps du vers peut être le fait de l'imprimeur.
Page 56[2].	Page 61.
« Afin qu'ils puissent dire : « au moins nous sûmes [croire »]	« Afin qu'ils puissent dire : « *A*u moins nous sûmes [croire »]

MANUSCRIT	*PREMIÈRE ÉDITION*
Page 58.	Page 63.
« Oserai-je adorer la trace de vos pas	« Oserai-je adorer la trace de vos pas, »
« Mais vous n'avez pas d'ombre ô vous dont l'amour [monte »]	« Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour [monte, »]
Page 58.	Page 64.
« .....Oh! vous aimer ! je n'ose, »	« Oh ! vous aimer, je n'ose,
« Immense des trois vents de l'Amour »	« Immense des *purs* vents de l'Amour »
Page 61.	Page 66.
« .....je sens qu'il faut vous aimer : mais comment »	« .....je sens qu'il faut vous aimer. *M*ais comment »
« Et que je sens fluer en moi le firmament »	« Et que je sens fluer *à* moi le firmament »
« Comme la guêpe vole au lys épanoui »	« Comme la guêpe vole au *lis* épanoui »
	Après un premier changement que nous avons vu, il revient à l'orthographe : *lis*, pour distinguer la fleur naturelle du signe héraldique, et il a maintenu, dans un poème précédent, « *lys* de Louis-Seize ».
Page 62.	Page 67.
« .....et simplement viens à Ma Table »	« .....et simplement viens à ma *t*able »
« .....et supplier ma mère	« .....et supplier ma *M*ère »

MANUSCRIT

Page 63.

« .....les angelus roses et noirs ; »

Page 64.

« De tes souffrances, enfin miennes ! que j'aimais ! »

Page 66.

« Comme un mondain à l'opéra »

« L'orgueil qui fit son âme veuve »

PREMIÈRE ÉDITION

Page 68.

« .....les angelus roses et noirs, »

Page 68.

« De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !

Page 73.

« Comme un mondain à l'Opéra

« L'orgueil, qui fit son âme veuve »

La virgule ajoutée a pour but de faire comprendre, sans qu'il y ait aucun doute, que le poète parle, non d'un orgueil spécial, mais de l'orgueil du catéchisme, de l'orgueil péché mortel.

Page 76.

En corrigeant les épreuves, il a mis entre guillemets les vers depuis :

« Que c'est beau la neige »

jusqu'après :

« Nouvelle Archangel ! »

MANUSCRIT	*PREMIÈRE ÉDITION*
Page 71.	Page 78.
« Tu vis sans savoir, »	« Tu vis sans savoir*!* »
Page 74.	Page 80.
Un vers est omis dans le manuscrit (*lapsus*)	« Cette fois tu mords »
Page 75.	Page 80.
« Ah ! surtout, surtout »	« Ah ! *plutôt*, surtout »
Page 80.	Page 86.
« .....au ras des flots : pourquoi, pourquoi ? »	« .....au ras des flots. *P*ourquoi, pourquoi ?
Page 88.	Page 96.
« . ...la Seule église	« .....la Seule *E*glise »
Page 99.	Page 91.
« Des odeurs*!* Des bruits vains*!* Où que vague le [cœur »]	« Des odeurs. Des bruits vains. Où que vague le [cœur, »]

Après toutes ces retouches, le poète n'est pas satisfait. « Cent fois sur le métier... » avait dit Boileau, et Banville tourna le conseil en ridicule, et Verlaine, au temps des *Poèmes saturniens*, pour turlupiner l'Auteur de l'*Art poétique*, décochait le sonnet fameux : « Je fais souvent ce rêve étrange... » Mais voici qu'il est devenu sage, même à l'excès. Quand son livre a paru, quand le manuscrit revient de chez l'imprimeur, il parcourt de nouveau ces pages copiées si souvent d'une plume attentive, revues, épluchées avec tant de soin, et le souci d'un purisme inexorable, d'accord avec sa transformation morale, lui fait découvrir encore des fautes, au moins des formes contestables.

Certes, malgré son parti pris de réaction à outrance, il ne va point pousser l'admiration pour l'époque de Louis XIV jusqu'à regretter le vers constamment coupé en deux parties bien égales. Et pourtant certaines hardiesses du rhythme expressif paraissent l'effrayer.

D'une main rapide, lancée, retirée bien vite, comme peureuse de ce qu'elle fait, aux pages 8, 17 et 19 du manuscrit, à propos des vers suivants :

Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains

. . . . . .

O va prier contre l'orage, va prier

. . . . . .

N'être pas né dans le grand siècle à son déclin,

il écrit cette note : « Césure à changer », il souligne les mots à revoir : « *déshonoré..... contre l'orage..... le grand siècle* ».

Et mieux : page 84, un trait de plume, osant à peine toucher, court verticalement sur les trois vers :

« Et que mièvre dans la fièvre du demain,
Tiède encor du bain de sueur qui décroît,
Comme un oiseau qui grelotte sur un toit ! »

Ces scrupules exagérés se sont dissipés ensuite, les formes discutées ont été maintenues, et il a césuré, dans les œuvres d'après, avec une audace toujours plus provocante.

Soumise aux graphologues de l'école orthodoxe, et présentée, bien entendu, sans la signature, l'écriture de Verlaine aurait exposé, je crains, ces messieurs à de mortifiantes erreurs. Il est probable que la plupart d'entre eux lui eussent donné une place inférieure sur l'échelle qu'ils emploient pour étager les intellectuels.

On n'y trouve guère, en effet, ces formes indépendantes, ces lettres « harmoniques » ou curieusement originales qu'ils aiment à signaler ; elle est docile, traditionnelle, très « écolière » ; il tient sa plume ainsi qu'on lui apprit à la tenir, c'est-à-dire pointant vers sa droite — on voit cela très facilement : pas ou très peu de « pleins » à la place des « déliés » — et il continue à former ses lettres comme au temps où, sous les yeux du maître, il s'efforçait d'imiter le modèle gravé en superbe calligraphie. Sa main va devant elle, humble et de bonne foi ; il ne sait pas lui faire exécuter ces tours sur elle-même que connaît la main des « débrouillards » ; si elle change parfois de position, c'est seulement pour faire

un geste de sculpteur ou de peintre (certains A, M, N).

Le plus généralement ses majuscules sont enfantines. Les jeunes filles aux joies exubérantes, singulières, qui rient pour le plaisir de rire, ont dans leur écriture des majuscules comme celle du mot « Paris » à la fin de la Préface. Dans le même genre très jeune sont les D de Verlaine, ses F, I, J, T, aussi les volutes formées par ses d minuscules.

Lui dont l'activité intellectuelle et morale fut si intense, il n'a pas l'écriture *émondée* particulière aux gens qui ont beaucoup vécu. C'est que, par un privilège rare, il conserve, malgré tout et sans préjudice des innombrables notions progressivement acquises, la fraîche et souple jeunesse ; il échappe aux dessèchements, aux mutilations que produit en nous la maturité ; il est plus purement un, plus puissamment complet... N'est-ce pas là le secret de son génie?.....

Un homme de trente-cinq ans ayant gardé la tournure d'esprit de l'adolescence, telle est donc la principale indication apportée par le graphisme de Verlaine, celle qui, de prime abord et plus manifestement, le particularise. D'autres signes, intéressants d'ailleurs, le font rentrer dans les conditions ordinaires de la grande famille humaine.

Presque toujours les majuscules débutent par un mouvement de bas en haut : idéalisme.

E minuscules non « pincés » — laissant du blanc dans la boucle — : le scripteur s'abandonne à toute sa sensibilité, il ne sait pas mettre le doigt sur une douleur pour la faire taire.

Ecriture plutôt arrondie : prédominance de l'idée joie sur l'idée nécessité ou obligation.

Tendance des mots à monter — malgré le réglage du papier qui les ramène : — instinct qui fait choisir de préférence, et de premier mouvement, l'appréciation optimiste et n'accepte un sentiment contraire qu'à la suite d'expériences par trop brutales.

L'auteur de *Sagesse* a l'écriture liée, il lui arrive de tracer deux et même trois mots sans lever la plume : jugement rapide, parole abondante, remarquablement facile.

Mais les lettres sont formées entièrement : donc pas de suffisance, très peu d'orgueil, en sorte que le jugement reste sain.

Enfin la main s'arrête assez souvent après la lettre initiale pour repartir ensuite en liant tout : examen d'abord, puis expression verbale très prompte de l'idée.

Les amateurs de graphologie m'en voudraient si j'oubliais les barres de t. Quand il ne les a point omises, elles sont plutôt légères : douceur habituelle. Mais, de temps en temps, nous les voyons aller de haut en bas : le scripteur est parfois *têtu*. Ne pas confondre avec *tenace*, car il semble ignorer le t bouclé : peu de force intentionnelle, ou, si l'on veut, esprit de suite pour ainsi dire nul.

Des appuiements fréquents, subits — et inutiles — indiquent une santé délicate (bien que l'homme fût, musculairement, vigoureux). Verlaine mourut avant l'âge sénile. Dès 1878-79, la résistance vitale est indiquée faible.

Ernest Delahaye

SAGESSE

à mon cher ami Ernest Delahaye
donne ce manuscrit de

Sagesse.

Paul Verlaine

Pâques. 1881.

L'auteur de ce livre n'a pas toujours pensé comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de faute et d'ignorance. Des chagrins très mérités l'ont depuis averti, et Dieu lui a fait la grâce de comprendre l'avertissement. Il s'est prosterné devant l'~~Autel~~ longtemps méconnu, il adore la Sainte Bonté et invoque la Sainte Puissance, fils soumis de l'Église, le dernier en mérites, mais plein de bonne volonté.

Le sentiment de sa faiblesse et le souvenir de ses chutes l'ont guidé dans l'élaboration de cet ouvrage qui est son premier acte de foi public depuis un long silence littéraire: on n'y trouvera rien, il l'espère, de contraire à cette charité que l'auteur, désormais chrétien, doit aux pécheurs dont il a jadis et presque naguère pratiqué les haïssables mœurs.

Deux ou trois pièces toutefois rompent le silence qu'il s'est en conscience imposé à cet égard, mais on observera qu'elles portent sur des actes publics, sur des événements d'ès lors trop providentiels, pour qu'on ne puisse voir dans leur énergie qu'un témoignage nécessaire, qu'une Confession sollicitée par l'idée du devoir religieux et ~~de~~ d'une espérance française.

L'auteur a publié très jeune, c'est-à-dire il y a une dizaine et une douzaine d'années, de tristes vers, qu'il désavoue complètement au point de vue moral et philosophique. Il ose compter qu'en ceux-ci nulle dissonnance ne choque ~~ne choque~~ ~~ni vieille orthodoxie~~ ~~la plus délicate~~ : ce serait sa plus chère gloire comme son espoir le plus fier.

Il va ~~les~~ choquer ne choque ~~ni~~ l'orthodoxie ~~ni~~ vieille orthodoxie

Paris, 30 juillet 1880

1.

A. Villiers

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le Malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.

Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil
Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil.

L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche
Et mon vieux cœur est mort dans un frisson farouche

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché,
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.

Son doigt gauté de fer entra dans ma blessure,
Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure.

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer,
Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier ;

Et voici que, fervent d'une candeur divine,
Tout un cœur jeune et bon battit dans ma poitrine !

Or

Or je restais tremblant, ivre, incrédule un peu,
Comme un homme qui voit des visions de Dieu.

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête,
En s'éloignant me fit un signe de la tête,

Et me cria (j'entends encore cette voix)
" Au moins, prudence ! car c'est bon pour une fois.

—

J'avais peiné comme Sisyphe
Et comme Hercule travaillé
Contre la Chair qui se rebiffe.

J'avais lutté, j'avais bailli
Des coups à trancher des montagnes
Et comme Achille ferraillé.

— Farouche ami qui m'accompagnes,
Tu le sais, courage païen,
Si nous en finies des campagnes,

Si nous avons négligé rien
Dans cette guerre exténuante,
Si nous avons travaillé bien!

Le tout en vain : l'âpre géante
A mon effort de tout côté
Opposait sa ruse ambiante;

Et toujours un lâche abrité
Dans mes conseils qu'il environne

Livrait

Livrait les clés de la cité ;

Que ma chance fut male ou bonne
Toujours un parti de mon coeur
Ouvrait sa porte à la Gorgone ;

Toujours l'ennemi suborneur
Savait envelopper d'un piége
Même la victoire et l'honneur !

J'étais le vaincu qu'on assiége
Prêt à vendre son sang bien cher,
Quand, blanche en vêtements de neige,

Toute belle au front humble et fier,
Une Dame vint sur la mer,
Qui d'un signe fit fuir la Chair.

Dans une tempête inconnue
De rage et de cris inhumains,
Et déchirant sa gorge nue,

Le Monstre reprit ses chemins

Par

Par les bois pleins d'amours offenses,
Et la Dame, joignant les mains :

" Mon pauvre combattant qui creuses,
Dit-elle, ce dilemme en vain,
" Crève aux victoires malheureuses !

" Il t'arrive un secours divin
" Dont je suis sûre messagère
" Pour ton salut, possible enfin ! "

— " O ma Dame dont la voix chère
" Encourage un blessé jaloux
" De voir finir l'atroce guerre,

" Vous qui parlez d'un ton si doux
" En m'annonceant de bonnes choses,
" Ma Dame, qui donc êtes-vous ? "

— " J'étais née avant toutes causes
" Et je verrai la fin de tous
" Les effets, étoiles et roses.

" En

" En même temps, bonne, sur vous,
" Hommes faibles et pauvres femmes,
" Je pleure, et je vous trouve fous ! -

" Je pleure sur vos tristes âmes
" J'ai l'amour d'elles, j'ai la peur
" D'elles, et de leurs vœux infâmes !

" Ce ceci n'est pas le bonheur,
" Veillez, quelqu'un l'a dit que j'aime,
" Veillez, crainte du Souverain,

" Veillez, crainte du jour suprême !
" Qui je suis, me demandais-tu ?
" Mon nom courbe les anges même.

" Je suis le cœur de la vertu,
" Je suis l'âme de la sagesse,
" Mon nom brûle l'Enfer têtu,

" Je suis la douceur qui redresse,
" J'aime tous et n'accuse aucun,
" Mon nom, seul, se nomme promesse,

Je

" Je suis l'unique hôte opportun,
" Je parle au Roi le vrai langage
" Du matin rose et du soir brun.

" Je suis la Prière, et mon gage
" C'est ton vice en déroute au loin
" Ma condition " Toi, sois sage ! "

" — Oui, ma Dame, et soyez témoin ! "

—

Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ?
Du moins as-tu cueilli l'ennui, puisqu'il est mûr ?
Toi que voilà fumant de maussades cigares,
Noir, projetant une ombre absurde sur le mur.

Tes yeux sont aussi morts depuis les aventures,
Ta grimace est la même et ton deuil est pareil :
Telle la lune vue à travers des matures,
Telle la vieille mer sous le jeune soleil,

Tel l'ancien cimetière aux tombes toujours neuves !
Mais voyons, et dis-nous les récits devinés,
Ces désillusions pleurant le long des fleuves,
Ces dégoûts comme autant de fades nouveaux-nés,

Ces femmes ! Dis les gaz, et l'horreur identique
Du mal toujours, du laid partout sur tes chemins,
Et dis l'Amour et dis encor la Politique
Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains,

Et puis surtout ne va pas t'oublier toi-même

Traînapan.

Eraînant ta faiblesse et ta simplicité
Partout où l'on bataille et partout où l'on aime,
D'une façon si triste et folle, en vérité !

A-t-on assez puni cette lourde innocence ?
Qu'en dis-tu, l'homme est dur, mais la femme ? Et tes pleurs,
Qui les a bus ? Et quelle âme qui les recense
Console ce qu'on peut appeler "tes malheurs" ?

Ah les autres, ah toi ! Crédule à qui te flatte,
Toi qui rêvais (c'était trop excessif, aussi)
Je ne sais quelle mort légère et délicate !
Ah toi, l'espèce d'ange avec ce vœu transi !

Mais maintenant les plans, les buts ? Es-tu de force,
Qu'si d'avoir pleuré t'a détrempé le cœur ?
L'arbre est tendre s'il faut juger d'après l'écorce,
Et tes aspects ne sont pas ceux d'un grand vainqueur.

Si gauche encore ! avec cette aggravation d'être
Une sorte à présent d'idyllique engourdi
Qui surveille le ciel bête par la fenêtre
Ouverte aux yeux matois du démon de midi.

Le

Si le même sans cette extrême décadence !
Enfin ! — Mais à la place un être avec du sens,
Payant les violons voudrait mener la danse,
Au risque d'alarmer quelque peu les passants.

N'as-tu pas, en fouillant les recoins de ton âme
Un beau vice à tirer comme un sabre au soleil,
Quelque vice joyeux, effronté, qui s'enflamme
Et vibre, et darde rouge au front du ciel vermeil ?

Un ou plusieurs ? Si oui, tant mieux ! Et pas bien vite
En guerre, et bats d'estoc et de taille, sans choix
Surtout, et mets ce masque indolent où s'abrite
La haine inassouvie et sepue à la fois ...

Il faut n'être pas dupe en ce farceur de monde
Où le bonheur n'a rien d'exquis et d'alléchant
S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde,
Et pour n'être pas dupe, il faut être méchant."

" — Sagesse humaine, ah, j'ai les yeux sur d'autres choses
Et parmi ce passé dont ta voix décivait
L'ennui, pour tes conseils encore plus moroses,

Je

Je ne me souviens plus que du mal que j'ai fait.

Dans tous les mouvements bizarres de ma vie,
De mes "malheurs", selon le moment et le lieu,
Des autres et de moi, de la route suivie,
Je n'ai rien retenu que la grâce de Dieu.

Si je me sens puni, c'est que je le dois être
Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien
Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître
Le pardon et la paix promis à tout Chrétien.

Bien, de n'être pas dupe en ce monde d'une heure,
Mais pour ne l'être pas durant l'éternité,
Ce qu'il faut à tout prix qui règne et qui demeure;
Méchanceté, ce n'est pas toi, c'est la bonté."

Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême,
Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime,
La force et la santé, comme le pain et l'eau,
Cet avenir enfin, décrit dans le tableau
De ce passé plus clair que le jeu des marées,
Tu pilles tout, tu perds en viles simagrées
Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas !
La malédiction de n'être jamais las
Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire,
L'enfant prodigue avec des gestes de satyre !
Nul avertissement, douloureux ou moqueur,
Ne prévaut sur l'élan funeste de ton cœur.
Tu flânes, à travers péril et ridicule,
Avec l'irresponsable audace d'un Hercule
Dont les travaux seraient fous, nécessairement.
L'amitié - dame ! - a tu son reproche clément,
Et chaste, et sans aucun espoir que le suprême,
Vient prier, comme au lit d'un mourant qui blasphème,
La patrie, oubliée, est sure au fils affreux,
Et le monde alentour, dresse ses buissons creux
Où ton désir mauvais s'épuise en flèches mortes..

Maintenant

Maintenant il te faut passer devant les portes
Hâtant le pas de peur qu'on ne lâche le chien,
Et si tu n'entends pas rire, c'est encor bien..
Malheureux, toi Français, toi Chrétien, quel dommage!
Mais tu vas, la pensée obscure de l'image
D'un bonheur qu'il te faut immédiat, étant
Athée (avec la foule!) et jaloux de l'instant,
Tout appétit parmi ces appétits féroces,
Epris de la fadaise actuelle, mots, noces
Et festins, la "Science", et "l'esprit de Paris",
Tu vas magnifiant ce par quoi tu péris,
Imbécile! et riant le soleil qui t'aveugle!
Tout ce que les temps ont de bête paît et beugle
Dans ta cervelle, ainsi qu'un troupeau préféré,
Et les vices de tout le monde ont émigré
Pour tes sang dont le fer lâchement s'étiole.
Tu nés plus bon à rien de propre, ta parole
Est morte de l'argot et du ricanement,
Et d'avoir rabâché les bourdes du moment
Ta mémoire, de tant d'obscénités bondée,
Ne saurait accueillir la plus petite idée,
Et patauge parmi l'égoïsme ambiant,
En quête d'on ne peut dire quel ~~od~~ vil néant!

Seul, entre les débris bannis de ton désastre,
L'Orgueil qui met la flamme au front du poétastre
Et fait au criminel un prestige odieux,
Seul, l'Orgueil est vivant, il danse dans tes yeux,
Il regarde la Faute et rit de s'y complaire.

— Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère !

—

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal,
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal
Que juste assez pour dire : "assez !" aux fureurs mâles !

Et toujours, maternelle endormeuse des râles,
Même quand elle ment, cette voix ! Matinal
Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal,
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles !...

Hommes durs ! Vie atroce et laide d'ici bas !
Ah, que du moins, loin des baisers et des combats,
Quelque chose ~~[illegible]~~ demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du cœur enfantin et subtil,
Bonté, respect ! Car qu'est-ce qui nous accompagne,
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ?

O vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies,
Toi, cœur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui,
C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui
De nos sens, aussi bien les ombres que les proies.

Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies
Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui,
Bon voyage ! Et le rire, et, plus vieille que lui,
Toi, Tristesse, noyée au vieux noir que tu broies !

Et le reste ! — Un doux vide, un grand renoncement,
Quelques en nous qui sent la paix immensément,
Une candeur d'une fraîcheur délicieuse...

Et voyez : notre cœur qui saignait sous l'orgueil,
Il flambe dans l'amour, et s'en va faire accueil
A la vie, en faveur d'une mort précieuse !

O vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies,
Toi, cœur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui,
C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui
De nos sens, aussi bien les ombres que les proies.

Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies
Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui,
Bon voyage ! Et le rire, et, plus vieille que lui,
Toi, Tristesse, noyée au vieux noir que tu broies !

Et le reste ! — Un doux vide, un grand renoncement,
Quelques en nous qui sent la paix immensément,
Une candeur d'une fraîcheur délicieuse ...

Et voyez : notre cœur qui saignait sous l'orgueil,
Il flambe dans l'amour, et s'en va faire accueil
A la vie, en faveur d'une mort précieuse !

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur le champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grelons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te râlame.

O pâlis et va-t-en lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retirer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
O va prier contre l'orage, va prier.

VIII

La vie humble aux travaux ennuyeux et faibles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour :
Rester ~~Être~~ gai quand le jour triste succède au jour,
Être ~~Rester~~ fort, et s'user en circonstances viles ;

N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes
Que l'appel, ô mon Dieu, des cloches dans la tour,
Et faire un de ces bruits soi-même, et cela pour
L'accomplissement vil de tâches puériles ;

Dormir chez les pécheurs étant un pénitent,
N'aimer que le silence et converser pourtant,
Le temps si grand dans la patience si grande

Le scrupule naïf aux repentirs têtus,
Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus !
— Fi, dit l'Ange Gardien, de l'orgueil qui marchan

Sagesse d'un Louis Racine, j'ai envie !
D'avoir pas suivi les leçons de Rollin,
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie,

Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin
Et royale abritait la veuve et l'Orphelin,
Quand l'étude de la prière était suivie,

Quand poètes et docteurs, simplement, bonnement,
Communiaient avec des ferveurs de novices
Humbles servaient la Messe et chantaient aux offices,

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant
D'aller dans les Autels cueillir lilas et roses,
En louant Dieu, ~~gars meilleurs~~, de toutes choses !
comme gars,

Non. Il fut gallican ce siècle, et Janséniste !
C'est vers le Moyen Age énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en peine naviguât
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair [redacted] triste.

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste,
Architecte, soldat, médecin, avocat,
Quel temps ! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât
Pour toute cette force ardente, souple, artiste !

Et là que j'eusse part — quelconque, chez les rois
Ou bien ailleurs, n'importe, — à la chose vitale,
Et que je fusse un Saint, actes bons, pensers droits,

Haute théologie et solide morale,
Guidé par la folie unique de la Croix
Sur tes ailes de pierre, ô folle Cathédrale !

Petits amis qui ~~avez~~ êtes nous prouver
Par A plus B que deux et deux font quatre
Mais qui, depuis, voulez parachever
Une victoire où l'on se laissait battre,

Et couronner vos conquêtes d'un coup
Par ce soufflet à la mémoire humaine :
Dieu ne vous a révélé rien du tout
Car Nous disons qu'il n'est que l'ombre vaine,

Que le profil et que l'allongement
Sur tous les murs que la peur édifie
De votre pur et simple mouvement,
Et Nous dictons cette philosophie.

— Frères trop chers, laissez nous rire un peu,
Nous les fervents d'une logique rance,
Qui justement n'avons de foi qu'en Dieu
Et mettons notre espoir dans l'Espérance,

Laissez-nous rire un peu, pleurer aussi,
Pleurer sur vous, rire du vieux blasphème,
Rire du vieux Satan stupide ainsi,

Pleurer

Pleurer sur cet Adam dupe quand même!

Frères de nous qui payons vos orgueils,
Vous fils du même Amour, ah, la science,
Allons donc, allez donc, c'est nos cercueils
Naïfs ou non, c'est notre méfiance

Ou notre confiance aux seuls Récits
C'est notre oreille ouverte toute grande
Ou tristement fermée au Mot précis!
Frères; lâchez la science gourmande

Qui veut voler, sur les ceps défendus
Le fruit sanglant qu'il ne faut pas connaître
Lâchez son bras qui vous tient attendus
Pour des enfers que Dieu n'a pas fait naître,

Mais qui sont l'œuvre affreuse du péché,
Car ~~Car~~ Nous, les fils attentifs de l'Histoire
Nous tenons pour l'honneur jamais taché
De la Tradition, supplice et gloire!

Nous sommes sûrs des Dieux nous disant

Qu'ils ont vu Dieu sous telle ou telle forme,
Et prédisant aux crimes d'à-présent
La peine immense ou le pardon énorme,

Puisqu'ils avaient vu Dieu présent toujours,
Puisqu'ils ne mentaient pas, puisque nos crimes
Vont effrayants, puisque vos yeux sont courts,
Et puisqu'il est des repentirs sublimes,

Ils ont ~~tout~~ dit-tout dit. Savoir le reste est bien,
Que deux et deux fassent quatre, à merveille !
Riens innocents, mais des riens moins que rien,
La dernière heure étant là qui surveille

Tout autre soin dans l'homme en vérité !
Gardez que trop chercher ne vous séduise
Loin d'une sage et forte humilité...
— Le seul savant, c'est encore Moïse.

—

Parodie

XII.

Or vous voici promus, petits amis,
Depuis les temps de ma lettre première,
Pronus, disais-je, aux fiers emplois promis
De votre thèse, en ces jours de lumière.

Vous voici rois de France! A votre tour!
(Rois à plusieurs d'une france postiche,
Mais rois de fait et non sans quelque amour
D'un trône lourd avec un budget riche.)

A l'œuvre, amis petits! Nous avons droit
De vous y voir, payant de notre poche,
Et d'être un peu réjouis à l'endroit
De votre état sans peur et sans reproche.

Sans peur? Du maître. O le maître, mais c'est
L'Ignorant-chiffre et le Suffrage-nombre,
Total, le peuple, "un âne" fort "qui s'est
Cabré"-pour vous espoir clair, puis fait sombre.

Cabré comme une chèvre, c'est le mot.
Et votre bras, saignant jusqu'à l'aisselle,

S'efforce

S'efforce en vain. fort comme Behemot
Le monstre tire ... et votre peur est telle,

Quand l'âne brait, que le voilà parti
Lui par les dents vous boute cent maudes
En forme de reproche bien senti ...
Courez après, frottant vos reins malades !

O Peuple, nous t'aimons immensément !
Nés-tu donc pas la pauvre âme ignorante,
En proie à tout ce qui sait et qui ment ?
N'es-tu donc pas l'immensité souffrante ?

La charité nous fait chercher tes maux,
La foi nous guide à travers tes ténèbres.
On t'a rendu semblable aux animaux
Moins leur candeur, et plein d'instincts funèbres ;

L'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf,
Nabuchodonosor plus triste, et t'fait paître,
Une obstiné, moutons bêté, Dieu boeuf,
Broutant pouvoir, famille, soldat, prêtre !

O

O paysan cassé sur tes sillons,
Pale ouvrier quéquinte la machine,
Membres sacrés de Jésus Christ, allons,
Relevez-vous, honorez votre échine,

Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts,
Vos pieds vaillants ou les plus beaux du monde,
Respectez-les, fuyez ces chemins tors,
Fermez l'oreille à ce conseil immonde,

Redevenez les Français d'autrefois,
Fils de l'Eglise, et dignes de vos pères !
O s'ils savaient ceux-ci sur vos parvis,
Leurs os sueraient de honte aux cimetières.

— ~~Vous~~ Vous, nos tyrans minuscules d'un jour
(L'énormité des actes rend les princes
- Surtout de souche impure, - et malgré cour
Et splendeur et le faste, encor plus minus)

Laissez le règne et rentrez dans le rang.
Aussi bien l'heure a sonné, la tourmente

Vous

Nous va chasser comme paille, et tout blanc
L'ivroie flotte avec sa Fleur charmante

Sur la Bastille absurde où vous tenez
La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme,
Et la chronique en de clémentes Téniers
Déjà vous peint allant au catéchisme.

XIII

Prince mort en soldat à cause de la France,
Ame certes élue,
Fier jeune homme si pur tombé plein d'espérance
Je t'aime et te salue !

Ce monde est si mauvais, notre pauvre patrie
Va sous tant de ténèbres,
Vaisseau désemparé dont l'équipage crie
Avec des voix funèbres,

Ce siècle est un tel ~~ta~~ ciel tragique où les naufrages
Semblent écrits d'avance ;
Ma jeunesse, élevée aux doctrines sauvages,
Détesta ton enfance ;

Et plus tard, cœur pirate épris des seules côtes
Où la révolte naisse,
Mon âge d'homme, noir d'orages et de fautes
Abhorrait ta jeunesse.

Maintenant j'aime Dieu dont l'amour et la foudre
M'ont fait une âme neuve,

Et

Et maintenant que mon orgueil réduit en poudre
Humble accepte l'épreuve,

J'admire ton destin, j'adore, tout en larmes
Pour les pleurs de ta mère,
Dieu, qui te fit mourir, beau prince, sous les armes,
Comme un héros d'Homère.

Et je dis, réservant d'ailleurs mon vœu suprême
Au lys de Louis Seize,
Napoléon qui fus digne du diadème,
Gloire à ta mort française !

Et priez bien pour nous, pour cette France ancienne,
Aujourd'hui ossiment "Sire",
Dieu qui vous couronna, sur la terre païenne,
Bon chrétien, du martyre !

XIII (bis)

Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons,
Selon votre coutume,
O Pères excellents qu'aujourd'hui nous perdons
Pour comble d'amertume;

Vous reviendrez, vieillards exquis, avec l'honneur,
Avec la Fleur chérie,
Et que de pleurs joyeux, et quels cris de bonheur
Dans toute la patrie!

Vous reviendrez, après ces glorieux exils,
Après des moisons d'âmes,
Après avoir prié pour ceux-ci, fussent-ils
Encore plus infâmes;

Après avoir couvert les îles et la mer
De votre ombre si douce,
Et réjoui le ciel et consterné l'enfer,
Béni qui vous repousse,

Béni qui vous dépouille au cri de liberté,
Béni l'impie en armes,

Se

Et l'enfant qu'il vous prend des bras, — et rachète
Nos crimes par vos larmes !

Proscrits des jours, vainqueurs des temps, non point adieu,
Vous êtes l'espérance !
A tantôt, Pères saints qui nous vaudrez de Dieu
Le salut pour la France !

XV.

On n'offense que Dieu qui seul pardonne.

Mais

On contriste son frère, on l'afflige, on le blesse,
On fait gronder sa haine ou pleurer sa faiblesse,
Et c'est un crime affreux qui va troubler la paix
Des simples, et donner au monde sa pâture,
Scandale, cœurs perdus, gros mots et rire épais.

Le plus souvent par un effet de la nature
Des choses, ce péché trouve son châtiment
Même ici-bas, féroce et long, communément,
Mais l'Amour tout-puissant donne à la créature
Le sens de son malheur qui mène au repentir
Par une route lente et haute, mais très-sûre.

Alors un grand désir, un seul, vient investir
Le pénitent, après les premières alarmes,
Et c'est d'humilier son front devant les larmes
De naguère, sans rien qui pourrait amortir
Le coup droit pour l'orgueil, et de rendre les armes
Comme

Comme un soldat vaincu, — triste, de bonne foi.

O ma sœur qui m'avez puni, pardonnez-moi.

Ne varietur

XVI

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant, comme elle, encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste la mort venue ;

Elle parle aussi de la gloire

Alette

D'être simple sans plus attendre
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste !

Elle est en peine - et de passage
L'âme qui souffre sans colère
Et comme sa morale est claire !...
Écoutez la chanson bien sage.

—

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je moi ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très-bonne,

Rêves bénits, mains consacrées,
Ô ces mains, ses mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne.

—

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !
En ces instants choisis elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson ~~Pure~~ pure.

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir
Si douce ! Enfin, je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois ~~toujours~~ ! Voix des bonnes pensées !

Innocence, avenir ! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressés,
Belles petites mains qui fermerez ~~nos yeux~~ nos yeux !

XX.

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or,
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie..
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur, et court follement sur le quai
Loin de la cloche qui devient plus assourdie :

Voix de la Chair ; un gros tapage fatigué ;
Des gens ont bu ; l'endroit fait semblant d'être gai ;
Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces
Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lanterns dans des brouillards ; des noces
Vont et viennent ; des tas d'embarras ; des négoces ;
Et tout le cirque des civilisations
Au son trotte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions

Pour l'abrutissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations,

Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en faite des péchés,
Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes!

Nous ne sommes plus ceux que vous ~~avez~~ auriez cherchés.
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole portée,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez!

Mourez parmi la ~~Voix~~ ~~Voix~~ ~~Voix~~, que la ~~Prière~~ prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au ~~dernier~~ dernier jour,
Mourez parmi la Voix que la prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour!

XXI

L'Ennemi se déguise en l'Ennui
Et me dit : "A quoi, bon pauvre dupe ?"
Moi je passe et me moque de lui
L'Ennemi se déguise en la Chair
Et me dit : "Bah, ~~[illegible]~~ Bah, vive une jupe !"
Moi j'écarte le conseil amer.

L'Ennemi se transforme en un ange
De lumière et dit : "Quest ton effort
" A côté des tributs de louange
" Et de Foi dus au Père céleste ?
Ton Amour va-t-il jusqu'à la mort ?"
Je réponds : "l'Espérance me reste."

Comme cest le vieux Magicien,
Il a fait bientôt de me réduire
A ne plus vouloir répliquer rien.
Mais sachant qui cest, épouvanté
De ne plus sentir les mondes luire,
Je prierai pour de l'humilité

Va ton chemin sans plus t'inquiéter !
La route est droite et tu n'as qu'à monter
Portant d'ailleurs le seul trésor qui vaille
Et l'arme unique au cas d'une bataille :
La pauvreté d'esprit et Dieu pour toi !

Surtout il faut garder toute espérance
Qu'importe un peu de nuit et de souffrance ?
La route est bonne et la mort est au bout.
Oui, garde toute espérance surtout.
La mort là-bas te dresse un lit de joie.

Et fais-toi doux de toute la douceur.
La vie est laide, encore c'est ta sœur.
Simple gravis la côte et même chante
Pour écarter la prudence méchante
Dont la voix basse est pour tenter ta foi.

Simple comme un enfant, gravis la côte,
Humble comme un pécheur qui hait la faute,
Chante, et même sois gai, pour défier
L'ennui que l'ennemi peut t'envoyer

Afin que tu t'endormes sur la voie.

Ris du vieux Piège et du vieux Séducteur,
Puisque la Paix est là, sur la hauteur,
Qui luit parmi des fanfares de gloire.
Monte, ravi, dans la nuit blanche et noire,
Déjà l'ange gardien étend sur toi

Joyeusement des ailes de victoire.

XXIII

Pourquoi triste, ô mon âme,
Triste jusqu'à la mort
Quand l'effort te réclame
Quand le suprême effort
Est là qui te réclame ?

Ah, tes mains que tu tordes
Au lieu d'être à la tâche,
Tes lèvres que tu mordes
Et leur silence lâche
Et tes yeux qui sont morts !

N'as-tu pas l'espérance
De la fidélité
Et, pour plus d'assurance
Dans la sécurité,
N'as-tu pas la souffrance ?

Mais chasse le sommeil
Et ce rêve qui pleure.
Grand jour et plein soleil,
Vois, il est plus que l'heure.

Le ciel brait vermeil,

Est la lumière crue
Découpant d'un trait noir
Toute chose apparue
Et montre le Devoir
Et sa forme bourrue.

Marche à lui vivement,
Tu verras disparaître
Tout aspect inclément
De sa manière d'être;
Avec l'éloignement.

C'est le dépositaire
Qui te garde un trésor
D'amour et de mystère,
Plus précieux que l'or,
Plus sûr que rien sur terre.

Les biens qu'on ne voit pas,
Toute joie inouïe,
Votre paix, saints combats,

L'extase épanouie
Et l'oubli d'ici-bas,

Et l'oubli d'ici-bas !

Lecanu

XXIV.

Né l'enfant des grandes villes
Et des révoltes serviles
J'ai là tout cherché, trouvé
De tout appétit rêvé —
Mais, puisque rien n'en demeure,

J'ai dit un adieu léger
A tout ce qui peut changer,
Au plaisir, au bonheur même,
Et même à tout ce que j'aime
Hors de vous, mon doux Seigneur !

La Croix m'a pris sur ses ailes
Qui m'emporte aux meilleurs zèles,
Silence, expiation,
Et l'âpre vocation
Pour la vertu qui s'ignore.

Douce, chère Humilité,
Arrose ma charité,
Trempe la de tes eaux vives.
O mon cœur, que tu ne vives

Lecanu

Qu'aux fins d'une bonne mort !

—

V

L'âme antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire
Traduit ce double sentiment
Par deux grands types de la Mère
En proie au suprême tourment.

C'est la vieille reine de Troie ;
Tous ses fils sont morts par le fer ;
Alors ce deuil brutal aboie
Et glapit au bord de la mer,

Elle court le long du rivage,
Bavant vers le flot écumant,
Hirsute, criante, sauvage,
La chienne littéralement !

Et c'est Niobé qui s'effare
Et garde fièrement des yeux

Fin

Sur les dalle de pierre rare
Ses enfants tués par les dieux ;

Le souffle expire sur sa bouche,
Elle meurt dans un geste fou ;
Ce n'est plus qu'un marbre farouche
Là transporté nul ne sait d'où !...

La douleur chrétienne est immense,
Elle, comme le cœur humain ;
Elle souffre, puis elle pense,
Et calme poursuit son chemin ;

Elle est debout sur le Calvaire
Pleine de larmes, et sans cris :
C'est également une mère,
Mais quelle mère de quel fils !

Elle participe au Supplice
Qui sauve toute nation,
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion ;

Et comme tous sont les fils d'elle,
Sur le monde et sur sa langueur,
Toute la charité ruisselle
Des sept blessures de son cœur ;

Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts,
Ceux qui surent et purent croire,
Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion,
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son assomption.

51

2

1

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre ~~gloire~~ crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang ~~qui n'a pa~~ que je n'ai pas versé
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé,

Voici mon front qui n'a pu que rougir,

Pour

Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain
Pour palpiter aux ronces du Calvaire
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas

Hélas, Vous Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude,
Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et dieu de sainteté,
Hélas, ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et dieu de sainteté,

Vous, dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.
Tous les autres amours sont de commandement.
Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement
Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis,
C'est pas Elle que j'ai voué ce sacrifice,
Et la douceur de cœur elle zèle au service,
Comme je la priais, Elle les a permis.

Et comme j'étais faible et bien méchant encore,
Deux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle abaissa mes yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est pas Elle que j'ai voulu de ces chagrins,
C'est pour Elle que j'ai mon cœur dans les Cinq Plaies,
Et tous ces bons efforts vers les croix et les claies,
Comme je l'invoquais, Elle en ceignit mes reins.

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la Sagesse et source des pardons,
Mère

Mère de France aussi, de qui nous attendons
Inébranlablement l'honneur de la patrie.

Marie Immaculée, amour essentiel,
Logique de la foi cordiale et vivace,
En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,
En vous aimant du seul amour, Porte du ciel?

Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret ;
Des secrets à mi-voix dans l'ombre et le silence,
Le cœur qui se répend plutôt qu'il ne s'élance,
Et ces timides, moins transis qu'il ne paraît.

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées
Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de bruit :
Votre main, toujours prête à la chute du fruit,
Patiente avec l'arbre et s'abstient de poussées

~~Le peuple~~ Si l'immense amour de vos commandements
Embrasse et presse tous ~~d~~ en sa sollicitude,
Vos conseils vont dicter aux meilleurs et l'étude
Et le travail des plus humbles retirements.

Le pécheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire,
O vous qui, nous aimant si fort, parlez si peu !
Doit – et peut, à tout temps du jour comme en tout lieu,
Bien faire obscurément son devoir et se taire,

Se

Se taire pour le monde, - un peu s'en rendre fous,
Se taire sur autrui ; des âmes précieuses,
Car nous taire vous plaît, - même aux heures pieuses,
Même à la mort, sinon devant le prêtre et vous.

Donnez-leur le silence et l'amour du mystère,
O Dieu glorifieur du bien fait en secret !
A ces timides, moins transis qu'il ne paraît,
Et l'horreur, et le pli des choses de la terre.

Donnez-leur, ô mon Dieu, la résignation,
Toute sorte douceur, l'ordre et l'intelligence,
Afin qu'au jour suprême ils gagnent l'indulgence
De l'agneau formidable en la neuve Sion ;

Afin qu'ils puissent dire : « au moins nous sûmes croire. »
Et que l'Agneau terrible, ayant tout supputé,
Leur réponde : « Venez, vous avez mérité,
Pacifiques, ma paix, et douloureux, ma gloire. »

III

1

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sanglotté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

II.

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit moi-même
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,

Vous

Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme,

Vous la source de paix que toute soif réclame,
Hélas! voyez un peu tous mes tristes combats!
Oserai-je adorer la trace de vos pas
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière!

III.

Il faut m'aimer! Je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours! Il faut oser

M'aimer! Oui mon amour monte sans baiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera comme un aigle vole un lièvre

Vers

Vers des serpolets qu'en ciel cher vient arroser !

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !
Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant tout Dieu tout puissant, je peux vouloir,
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !

IV

— Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous !
Oh non ! Je tremble et n'ose. Oh vous aimer ! Je n'ose,
Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des trois vents de l'Amour, o Vous tous

Les cœurs des Saints, o Vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, moi pouvoir Vous aimer. Êtes vous fous, +

Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci, ce tâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

+ S.t Augustin

Vue

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas, dans tout
Son espoir et dans tout son remords quel extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase !

V.

Il faut m'aimer. Je suis Ces Tous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome,
Comme un pauvre ruré parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Hors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre ame délaissée
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté !

VI

Seigneur, j'ai peur. Mon ame en moi tressaille toute.

Je vois, je sens qu'il faut vous aimer : mais comment
Moi, ceci, me ferais-je, o Vous Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des ~~saints~~ bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voute
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer en moi le firmament,
Et je vous dis : de Vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où repose la tête de l'apôtre ?

VII.

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui.
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lys épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanchez-y

L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma Table
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté ;

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité. =

∴

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très-souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison
Pour y prier mon Père et supplier Ma mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,

D'oublier ton pauvre amour propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate
Et de Judas, et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir, et mourir d'une mort scélérate!

∴

Et, pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes délices:
La paix du coeur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angélus roses et noirs;

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance

De tes souffrances, enfin miennes ! que j'aimais !

VIII.

— Ah, Seigneur, qu'ai-je ? Hélas, me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence,
~~Et j'aspire en tremblant, car j'ai trouble~~
Ah, quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

IX.

Pauvre âme, c'est celà !

3

Désormais le Sage, puni
Pour avoir trop aimé les choses,
Rendu prudent à l'infini,
Mais franc de scrupules moroses,

Et d'ailleurs, retournant au Dieu
Qui fit les yeux et la lumière,
L'honneur, la gloire, et tout le peu
Qu'a son âme de candeur fière,

Le Sage peut, dorénavant,
Assister aux scènes du monde,
Et suivre la chanson du vent,
Et contempler la mer profonde

Il ira, calme, et passera
Dans la férocité des villes,
Comme un mondain à l'opéra
Qui sort blasé des danses ~~villes~~ viles.

Même, — et pour tenir abaissé
L'orgueil qui fit son âme veuve,

Il remontera le passé,
Ce passé, comme un mauvais fleuve,

Il sentira l'herbe des bords,
Il entendra le flot qui pleure
Sur le bonheur mort et les torts
De cette date et de cette heure !...

Il aimera les cieux, les champs,
La bonté, l'ordre et l'harmonie,
Et sera doux, même aux méchants,
Afin que leur mort soit bénie.

Délicat et non exclusif
Il sera du jour où nous sommes :
Son cœur, plutôt contemplatif,
Pourtant saura l'œuvre des hommes,

Mais revenu des passions,
Un peu méfiant des "usages",
A vos civilisations
Préférera les paysages.

68

II

Du fond du grabat
As-tu vu l'étoile
Que ~~[illegible]~~ dévoile ? / l'hiver
Comme ton cœur bat,
Comme cette idée,
Regret ou désir,
Ravage à plaisir
Ta tête obsédée,
Pauvre tête en feu
Pauvre cœur sans ~~d~~ dieu !

L'ortie et l'herbette
Du bas du rempart,
D'où l'appel frais part
D'une aigre trompette,
Le vent du coteau,
La ~~[illegible]~~ Meuse, la goutte
Qu'on boit sur la ~~[illegible]~~ route
Et chaque écuteau,
Les sèves qu'on hume,
Les pipes qu'on fume !

Un

Un rêve de froid :
Que c'est beau la neige,
Et tout son cortège
Dans leur cadre étroit !
Ô ! tes blancs arcanes,
Nouvelle Archangel,
Mirage éternel
De mes caravanes !
Ô ! ton chaste ciel,
Nouvelle Archangel !

Cette ville sombre !
Tout est craintif ici ...
Le ciel est transi
D'éclaires tant d'ombre.
Les pas que tu fais
Parmi ces bruyères
Lèvent des poussières
Du souffle mauvais ....
— Voyageur si triste,
Et suis quelle piste ?

C'est

C'est l'ivresse à mort,
C'est la noire orgie,
C'est l'amer effort
De ton énergie
Vers l'oubli dolent
De la voix intime.
C'est le seuil du crime,
C'est l'essor sanglant.
— Oh fuis la chimère ! :
Ta mère, ta mère !

Quelle est cette voix
Qui ment et qui flatte ?
" Oh, ta tête plate
Vipère des bois ! "
Pardon et mystère.
Laisse ça dormir.
Qui peut sans frémir
Juger sur la terre ?
" Oh pourtant, pourtant
Le monstre imprudent ! "

La Mer

La mer ! Puisse-t-elle
Laver ta rancœur,
La mer au ~~fond~~ cœur, / grand
Ton aïeule, celle
Qui chante en berçant
Ton angoisse atroce,
La mer, doux colosse
Au sein innocent,
~~La mer~~ grondeuse infinie
De ton ironie !

Tu vis sans savoir,
Tu verses ~~ta~~ ton âme,
Ton lait et ta flamme
Dans quel désespoir ?
Ton sang qui s'amasse
En une fleur d'or
N'est pas prêt encor
A la dédicace.
Attends quelque peu,
Ceci n'est que jeu.

Cette

Cette frénésie
C'initie au but.
D'ailleurs le salut
Viendra d'un Messie
Dont tu ne sens plus
Depuis bien des lieues
Les effluves bleues
Sous tes bras perclus,
Naufragé d'un rêve
Qui n'a pas de grève !

Vis en attendant
L'heure toute proche,
Ne sois pas prudent,
Crève à tout reproche.
Fais ce que tu veux.
Une main te guide
A travers le vide
Affreux de tes vœux.
Un peu de courage
C'est le bon orage.

Voici

Voici le Malheur
Dans sa plénitude.
Mais à sa main nue
Quelle belle fleur !
" La brûlante épine ! "
Le lys est moins blanc.
" Elle m'entre au flanc. "
Eh l'odeur divine !
" Elle m'entre au cœur. "
Le parfum vainqueur !

" Pourtant je regrette,
Pourtant je me meurs,
Pourtant ces deux cœurs... "
" Lève un peu la tête
" Eh bien, c'est la Croix. "
Lève un peu ton âme
De ce monde infâme.
" Est-ce que je crois ? "
Qu'en sais tu ? La Bête
Ignore sa tête,

La

La Chair et le Sang
Méconnaissent l'Acte.
" Mais j'ai fait un pacte
Qui va m'enlaçant
A la faute noire,
Je me dois à mon
Tenace démon,
Je ne veux ~~plus~~ croire. } point
Je n'ai pas besoin
De rêver si loin ! "

" Aussi bien j'écoute
Des sons d'autrefois.
Vipère des bois,
Encor sur ma route ? "
" Laisse cette bête.
Que fait au poète ?
Que sont des cœurs morts ?
Ah plutôt oublie
Ta propre folie,

ah

Ah surtout, surtout,
Douceur, patience,
Mi-voix et nuance
Et paix jusqu'au bout!
Aussi bon que sage,
Simple autant que bon,
Soumets ta raison
Au plus ~~humble~~ / pauvre adage,
Naïf et discret,
Heureux en secret!

Ah, surtout, terrasse
Ton orgueil cruel,
Implore la grâce
D'être un pur Abel.
Finis l'odyssée
Dans ~~Par~~ le repentir
D'un humble martyr
D'une humble pensée.
Regarde au dessus.
"Est-ce vous. Jésus?

III

L'espoir luit, comme un brin de paille dans l'étable.
Que ~~crains~~ crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.
Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,
Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste,
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonnant. Que grâce éloigney vous, Madame
~~Je fait arroser dans la chambre~~
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au caveau des pauvres malheureux.

Midi sonnant. J'ai fait arroser dans la chambre.
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux.
Ah, quand refleuriront les roses de septembre !

IV

Gaspard Hauser chante !"

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très-brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard ! "

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien .....
Oh ! la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence !

Le ciel est, par dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par dessus le toit
Berce sa palme.

La cloche, dans le ~~ciel~~ ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur là
Vient de la ville.

— Qu'as tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

VII

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi?

Mouette à l'essor mélancolique
Elle suit la vague, ma pensée,
A tous les vents du ciel balancée
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique

Ivre de soleil
Et de liberté
Un esprit la guide à travers cette immensité.
La brise d'été
Sur le flot vermeil
Doucement la porte en un tiède demi-sommeil

Parfois si tristement elle crie
Qu'elle alarme au lointain le pilote

Puis

Puis au gré du vent se hisse et flotte
Et plonge, et l'aile toute meurtrie
Revole, et puis si tristement crie !

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher
D'une aile d'effroi
Mon amour le coupe au ras des flots. Pourquoi, pourquoi?

XIII

Parfums, couleurs, systèmes, lois !
Les mots ont peur comme des ~~poules~~ poules ;
La chair sanglote sur la Croix ;

Pied, c'est du rêve que tu foules,
Et partout ricane la voix,
La voix tentatrice des foules,

Cieux bruns où nagent nos desseins,
Fleurs qui n'êtes pas le Calice,
Vin et ton geste qui se glisse,
Femme et l'éclair de tes seins,

Nuit câline aux frais traversins,
Qu'est-ce que c'est que ce délice,
Qu'est-ce que c'est que ce supplice,
Nous, les damnés et vous, les Saints ?

Le son du cor s'afflige vers les bois
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la bise errant en courts abois.

L'âme du bois pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent,

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne
Tant il fait doux, par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent

X

La tristesse, la langueur du corps humain
M'attendrissent, me fléchissent, m'apitoient,
Ah! surtout quand des sommeils noirs le foudroient,
Quand des draps zèbrent la peau, foulent la main!

Et que mièvre dans la fièvre du demain
Éveille encor du bain de sueur qui décroît,
Comme un oiseau qui grelotte sur un toit!
Et les pieds, toujours douloureux du chemin,

Et le sein, marqué d'un double coup de poing,
Et la bouche, une blessure rouge encor,
Et la chair frémissante, frêle décor,

Et les yeux, les pauvres yeux si beaux où point
La douleur de voir encore du fini!...
Triste corps! Combien faible et combien puni!

La bise se rue à travers
Les buissons ~~tout noirs et tout verts~~,
Chassant la neige éparpillée
Dans la campagne ensoleillée.
L'odeur est aigre auprès des bois,
L'horizon chante avec des voix;
Les cogs des clochers des villages
Luisent crûment sur les nuages.
C'est délicieux de marcher
A travers ce brouillard léger
Qu'un vent taquin parfois retrousse.
Ah! fi de mon vieux feu qui tousse!
J'ai des fourmis plein les talons:
Debout, mon âme, vite, allons!
C'est le printemps sévère encore,
Mais qui par instants s'édulcore
D'un souffle tiède juste assez
Pour mieux sentir les froids passés
Et penser au Dieu de clémence...
Va, mon âme, à l'espoir immense!

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
L'espoir qu'il faut, regrets des grâces dépensées,
Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,
Et cette vigilance, et le calme prescrit,
Et toutes ! — Mais encor lentes, ~~mal~~ bien éveillées,
~~Mais~~ Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées.
A peine du lourd rêve et de la tiède nuit.
C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune.
+ « Telles, quand des brebis sortent d'un clos. C'est une
« Puis deux, puis trois. Le reste est là les yeux baissés,
« La tête à terre, et l'air des plus embarrassés,
« Faisant ce que fait leur chef de file. Il s'arrête,
« Elles s'arrêtent tour à tour, posent leur tête
« Sur son dos, simplement et sans savoir pourquoi. »

Votre pasteur, ~~notre~~ ô mes brebis, ce n'est pas moi,
C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes
Lui, qui vous tint longtemps et si longtemps là-close,
Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai.

Suiney

+ Dante : Le Purgatoire.

Suivez-le. Sa houlette est bonne.

Et je serai,
Sous savoir toujours douce à votre ennui qui bête,
Je serai, moi, par nos chemins, son chien fidèle.

8/ Masot

XII

L'échelonnement des haies
(Moutonne) ~~Aboutent~~ ~~ontonne~~ à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins
Sont légers sur le vert tendre
Où vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douces que leur ~~ainge~~ ~~to~~ laine blanche.

Tout à l'heure défertait
L'onde, roulée en volutes,
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait.

L'immensité de l'humanité,
Le Temps passé vivace et ~~prospère~~ bon père,
Une entreprise à jamais prospère,
Quelle puissante et calme cité !

Il semble ici qu'on vit dans l'histoire.
Tout est plus fort que l'homme du jour.
De lourds rideaux d'atmosphère noire
Font richement la nuit alentour

O civilisés que civilise
L'Ordre obéi, le Respect sacré !
Oh ! dans ce champ si bien préparé,
Cette moisson de la Seule ~~Soli~~ église !

XIV

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie !

Elle a tous les dons
Terribles et doux.
J'entends ses pardons
Gronder ses courroux
Cette immensité
N'a rien d'entêté.

Oh si patiente
Même quand méchante !
Un souffle ami hante
La vague, et nous chante
« Vous sans espérance,
Mourez sans souffrance ! »

Eh

Et puis, sous les cieux
Lui s'y tient plus clair
Elle a des airs bleus,
Roses, gris et verts ...
Plus belle que tous,
Meilleure que nous !

La "grande ville". Un tas criard de pierres blanches
Où rage le soleil comme en pays conquis.
Tous les vices ont leur tanière, les exquis
Et les hideux, dans ce désert de pierres blanches.

Des odeurs. Des bruits vains. Ici que vague le cœur
Toujours ce pourrissement vertigineux de sable,
Toujours ce remuement de la chose coupable
Dans cette solitude où s'écœure le cœur !

De près, de loin le Sage aura sa Thébaïde
Parmi le fade ennui qui monte de ceci,
D'autant plus âpre, et plus sanctifiante aussi,
Que deux parts de son [redacted] âme y pleurent, dans ce vide !

XVI

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

L'enfant tout rouge et la mère blanche,
Le gâs en noir et la fille en rose,
L'une à la chose et l'autre à la pose
Chacun se paie un sou de dimanche.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignote l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur !

C'est étonnant comme ça vous soûle
D'aller ainsi dans ce cirque bête :
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez au son de l'accordéon,
Du violon, du trombone fous

Chevaux

Chevaux plus doux que des moutons, doux
Comme un peuple en révolution.

Le vent, fouettant la tente, les verres,
Les zings et le drapeau tricolore,
Et les jupons, et que sais-je encore,
Fait un fracas de cinq cents tonnerres.

Tournez, dadas, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de mels éperons
Pour commander à vos galops ronds,
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme!
Déjà voici que sonne à la soupe
La nuit qui tombe et chasse la troupe
Des gais buveurs que leur soif affame.

Tournez, tournez! Le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
L'église tinte un glas tristement.
Tournez au son joyeux des tambours!

XVII

Parisien, mon frère à jamais étonné,
Montons sur la colline où le soleil est né
Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtre, —
Sous cette perspective, inconnue "au théâtre",
D'arbres au vent et de poussière d'ombre et d'or.
Montons. Il fait si frais encor, montons encor.
Là, Nous voilà placés comme dans une "loge
De face", et le décor vraiment tire un éloge.
La cathédrale énorme et le beffroi sans fin,
Ces toits de tuile sous ces verdures, le vain
Appareil des remparts pompeux et grands quand même,
Ces clochers, cette tour, ces autres, sur l'or blême
Des nuages à l'ouest réverbérant l'or dur
De Perrière chez nous, tous ces lourds joyaux sur
Ces ouates, n'est-ce pas, l'écrin vaut le voyage,
Et c'est ce qu'on peut dire un brin de paysage?
— Mais descendons, si ce n'est pas trop abuser
De vos pieds las, à fin seule de reposer
Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que de Montmartre,
"Campagne" vert de pluie et vieille blanc de dartre
(Et les sombres parfums qui grimpent de Pantin!)
— Donc, par ce lent sentier de rosée et de thym.

Cheminons

Cheminons vers la ville au long de la rivière,
Sous les frais peupliers, dans la fine lumière.
L'une des portes ouvre une rue, entrons-y.
Aussi bien, c'est le point qu'il faut, l'endroit choisi :
Si blanches, les maisons anciennes, si bien faites !
Point hautes, çà et là des branches sur leurs faîtes.
Si doux et sinueux le cours de ces maisons.
Comme un ruisseau parmi de vagues frondaisons.
Profilant la lumière et l'ombre en broderies,
Au lieu du long ennui de vos haussmanneries,
Et si gentil l'accent qui confine au patois
De ces passants naïfs avec leurs yeux matois !...
Des places ivres d'air et de cris d'hirondelles
Où l'histoire proteste en formules fidèles
A la crête des toits comme au fer des balcons,
Des portes ne tournant qu'à regret sur leurs gonds,
Jalouses de garder l'honneur et la famille...
Ici tout vit et meurt calme, rien ne fourmille,
Le « Théâtre » fait four, *et ce dieu des brouillons,*
Le « Journal » n'en est plus à compter ses bouillons,
L'amour même prétend conserver ses noblesses
Et le vice se gobe *en de rares drôlesses.*
Enfin rien de Paris, mon frère, « dans nos murs »

Que les modes... d'hier et que les fruits bien mûrs
De ce fameux progrès que vous mangez en herbe.
D'ailleurs on vit à l'aise. Une chère superbe,
La raison raisonnable et l'esprit des aïeux,
Beaucoup de sain travail, quelques loisirs joyeux,
Et ce besoin d'avoir peur de la grande route !
Avouez, la province est bonne, somme toute,
Et vous regrettez moins que tantôt la « splendeur »
Du vieux monstre, et son pouls fébrile, et cette odeur !

XVIII

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois, revous après ces choses!
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des paillers s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sures.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin...
Moissonneurs, — vendangeurs là-bas! — votre heure est bonne.

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,

XVIII

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois — revous après ces choses!
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres.
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer là-bas les grappes sures.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin...
Moissonneurs, — vendangeurs ~~là-bas~~ là-bas! — votre heure est bonne.

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,

Dieu moissonne et vendange, et dispose à ses fins
La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix juillet mil neuf cent treize

PAR

PAUL HÉRISSEY, D'ÉVREUX

LF
V521s
266949
Author Verlaine, Paul
Title Sagesse.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Rel. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU